

## August Wilhelm von Schlegel an Augusta Wilder (geb. Smith)

Bonn, 07.03.1828

<i>Empfangsort</i>	London
<i>Handschriften-Datengeber</i>	London, The British Library
<i>Signatur</i>	Mss Eur C841 : 1821-1828
<i>Blatt-/Seitenzahl</i>	4 S.
<i>Bibliographische Angabe</i>	Rocher, Rosane und Ludo Rocher: Founders of Western Indology. August Wilhelm von Schlegel and Henry Thomas Colebrooke in correspondence 1820-1837. Wiesbaden 2013, S. 180-182.
<i>Editionsstatus</i>	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
<i>Zitierempfehlung</i>	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-04-20]; <a href="https://august-wilhelm-schlegel.de/version-04-20/letters/view/13797">https://august-wilhelm-schlegel.de/version-04-20/letters/view/13797</a> .

[1] Bonn, ce 7 Mars 1828

Mademoiselle,

Pardonnez le long retard de ma réponse à la lettre que Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Lorsque je la reçus, j'étois plongé dans le deuil le plus profond par la mort de mon ancien élève le Baron Auguste de Staël dont le nom est bien connu en Angleterre. Jugez combien je devois être frappé et consterné de ce nouveau coup si inattendu! Il me sembloit voir mourir autour de moi tous mes jeunes amis, qui d'après toutes les probabilités, devoient me survivre et me pleurer un jour. Quand même on s'est résigné à l'éloignement il est si triste de voir diminuer le nombre des personnes a l'affection desquelles on se flatte d'avoir acquis quelques droits, surtout lorsque dans un age déjà avancé on vit seul et sans famille comme moi. Il m'a fallu quelque temps pour me remettre, d'ailleurs je ne pouvois me résoudre à faire partir ma réponse sans écrire en même temps à un pere désolé dont la douleur me déchire l'ame.

Hélas! qu'en est-il de la prévoyance humaine et de [2] toutes les precautions que l'on prend pour assurer le bonheur? Lorsque le jeune Colebrooke est arrivé chez moi, il etoit foible et malingre, il avoit le teint blême, les yeux battus, et tous les quinze jours il etoit retenu dans son lit par une affreuse migraine. Alors on ne pouvoit guère lui présager une longue vie. Je vis bientôt qu'avec les excellents moyens d'instruction que je pouvois lui procurer, je ne devois pas m'inquiéter de ses progrès intellectuels; je mis donc tous mes soins à fortifier sa santé - avec les conseils d'un medecin célèbre de fortes promenades journalieres, quelquefois des courses plus longues et des voyages à pied, ensuite un système regulier d'exercices, le manège, l'escrime, la dance, la natation, - tout fut employé successivement, et réussit à merveille. Son teint et sa tenue avoient entièrement changé, il etoit devenu agile et robuste. J'étois, je vous l'avoue, tout fier du succes de mes soins - et vous me confirmez que je ne m'étois pas flatté vainement puisque ce developpement avantageux a continué depuis son retour en Angleterre, et qu'il a été enlevé à sa famille, non pas par une maladie, mais par un fatal accident. -

[3] Mon jeune ami n'a pas pu sérieusement attribuer mon silence à un mécontentement quelconque. Il a vu ma sollicitude constante, et l'emotion que j'éprouvois en lui faisant mes derniers adieux. Il savoit d'ailleurs que, toujours accablé de travail, je negliges les correspondances les plus indispensables. Je m'étois flatté de le garder plus longtemps auprès de moi, - cette séparation si subite me fut douloureuse, et chaque fois que je me proposois de lui écrire ce sentiment pénible se renouveloit.

Oui, c'étoit une belle ame, - je ne craignois pas pour lui, s'il m'eût été confié plus long-temps, les écarts de la jeunesse: je ne craignois que les chagrins qui peuvent naitre d'une sensibilité trop délicate. Votre lettre, Mademoiselle, m'a fait verser bien des larmes - elles se renouvellent pendant que je trace ces lignes. Mais puisque le ciel avoit destiné si peu d'années à ce vertueux jeune homme, je trouve une espece de consolation à penser qu'il en a passé quelques unes assez doucement sous mon toit hospitalier.

En revenant l'été passé après une absence de quatre mois j'ai été bien mortifié d'apprendre que j'avois manqué, et de quelques jours seulement, l'honneur de votre visite. Je me serois estimé heureux de pouvoir vous servir de guide à Bonn [4] et dans les environs. Je propose à Votre digne et respectable Oncle un voyage du Rhin pour l'été prochain. Tâchez de le persuader et accompagnez le - c'est ce qu'il y auroit de mieux à faire. Il éprouvera une certaine douceur mélancolique à voir cette

contrée charmante que son fils a si souvent parcourue.

Veillez agréer, Mademoiselle, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble & très ob[éissant] serviteur

A W. de Schlegel